

WWW.SEPT.INFO

JUILLET-AOÛT 2015

N°3

sept

DOSSIER

**Dans votre
#assiette**

PORTRAIT

**Kim Pasche, chasseur,
cueilleur, penseur**

MÉDIAS

**« Interviewer Poutine
serait l'apogée
de ma carrière »**

L'APRÈS-CASTRO

**La jeunesse de Cuba
à bout de souffle**

PORTFOLIO

**Flâneries
éternelles sur
la Nationale 7**

CHF 10.- / € 10.-



03

9 772296 835000



«Bien que je sois à la cueillette des myrtilles, j'ai avec moi mon arc et mes flèches car l'automne approche et la chasse au gros gibier avec!»



Portrait

Chasseur, cueilleur, penseur

Depuis dix ans, le Vaudois Kim Pasche passe plusieurs mois par année au fin fond des bois du Canada.

Une démarche qui le convainc toujours plus que la société moderne fait fausse route. Ce qui ne l'empêche pas d'être à l'aise dans ses baskets.

~

Albertine Bourget (texte) & Sari Brunel (images)

Cet hiver, pour la première fois depuis huit ans, Kim Pasche l'a passé en Suisse, dans un chalet de famille près de Moudon, sur le plateau du Jorat. En cause: son enfant à naître. Cela nous a permis de l'attraper au vol; d'habitude, chaque fin d'été, le Vaudois quitte nos latitudes pour repartir dans son «fond des bois». Là où, proche du cercle polaire arctique et au plus profond des forêts boréales du Nord-Ouest canadien, il passe plusieurs mois par année «en immersion complète, comme à l'âge de la pierre». Une expérience qui a radicalement changé sa vision de la durabilité de notre société.

Lorsqu'on lui demande ce qui l'a poussé à entamer cette démarche, Kim Pasche évoque sans hésiter l'incendie qui ravageait il y a 10 ans le chalet familial. Il n'a alors que 21 ans et vit cela comme une révélation; la perte de la plupart de ses affaires sert de révélateur à une dépendance au monde moderne dont il souhaite s'affranchir. «Je me rendais soudain compte que si l'on possède des objets, ces mêmes objets nous possèdent tout autant.» De ce drame découle «une liberté inattendue».

Un cheminement qui l'amène à poursuivre autre chose, qui lui semble désormais essentiel: les savoirs et les gestes qui permettent l'autonomie dans la nature. «Par souci d'authenticité», il se met en quête d'un territoire à explorer qui serait le plus vierge possible. «Je cherchais un lieu qui me permettrait à la fois de vivre au plus proche d'une nature intacte et à proximité de gens dont les liens avec cette nature n'auraient pas été rompus.» Il jette son dévolu sur le Nord-Ouest du Canada, très faiblement peuplé et dont les populations autochtones pratiquent encore une vie proche du monde sauvage. Un territoire qui ressemble «à ce à quoi devait ressembler la Suisse il y a de cela des millénaires.»

Plus tard, il devient copropriétaire d'une des plus grandes concessions de trappe (territoire de chasse) du territoire. Il y pratique la vie sauvage dont il a tant rêvé, ce qu'il nomme ses «immersions sauvages», mais aussi celle d'un trappeur moderne, maniant pièges et motoneiges.

Ce joli garçon de petite taille aux yeux clairs et aux longs cheveux rassemblés en tresse sur son

épaule ne dégage aucun malaise face à notre monde moderne. Il rejette catégoriquement, mais calmement, toute comparaison avec la démarche mystique et désespérée de Christopher McCandless, racontée dans *Into the Wild (Voyage au bout de la solitude)* par Jon Krakauer et adaptée sur grand écran par Sean Penn. «Ma quête est tout sauf une fuite ou un rejet, insiste-t-il. Ce que je cherche, dit-il en choisissant soigneusement ses mots, quitte à décontenancer son interlocuteur, c'est décoloniser mon imaginaire pour laisser la place à d'autres façons d'appréhender le monde.»

«La peur m'accompagne au quotidien, comme une alliée précieuse.»

«Ma famille et mes activités professionnelles sont en Europe, poursuit-il. Je suis à l'aise dans le monde moderne. J'ai une vie sociale dense, des projets, je fais des rencontres très riches, toutes plus intéressantes les unes que les autres... Mais j'ai besoin du monde sauvage. C'est lui qui me permet d'aller de l'avant, d'aiguiser mes sens et de ne pas oublier l'essentiel, à savoir que l'homme ne peut pas se

soustraire aux lois du vivant, contrairement à ce que nous croyons dans notre culture et qui ressort quand quelqu'un s'exclame: on n'est quand même pas des animaux!» Conscient que ce choix de vie peut paraître extrême et qu'il est lui-même quelque peu «jusqu'au-boutiste», il confesse volontiers une certaine admiration pour des explorateurs de la trempe de Mike Horn, même si «nos démarches ne sont pas du tout les mêmes.»

Pas de rejet donc. Mais au fil des années passées au sein d'une nature où l'homme fait figure d'exception, il est de plus en plus convaincu que «les choix de notre civilisation nous précipitent vers la rupture». La rupture? «Nous avons perdu le lien qui nous rattache aux choses. Leur origine nous échappe et nous ne savons plus d'où provient ce que l'on mange ni les objets que nous utilisons chaque jour.» Il se lance donc à la recherche de ce lien perdu. «Rechercher les premiers gestes de nos ancêtres et tenter de comprendre la vision du



«C'est le mois de novembre et je tire derrière moi un traîneau rempli de mes affaires ainsi que des animaux trappés. Je marche sans raquette sur le lit d'une rivière, mais plus pour longtemps car la neige commence à s'accumuler.»



chasseur-cueilleur occupe le plus clair de mon temps.» Car il est, très officiellement, «archéologue expérimental» pour le gouvernement du Yukon.

Parallèlement, il se défait progressivement des objets modernes, recherchant le plus possible «l'interaction avec l'environnement». Tout ramener à l'essentiel, les sens en éveil pour dialoguer avec ce qui l'entoure. «Ce n'est qu'ainsi qu'il m'est possible de trouver ce dont j'ai besoin. Vivre de la sorte est pour moi une source infinie de satisfactions.» Le caillou qui fera le couteau qui coupera la branche qui fera l'arc qui tuera le gibier qui lui permettra de se nourrir. Une position de prédateur qu'il assume.

«Mais dans ces immensités, le chasseur peut très bien se retrouver en posture de proie! Se savoir vulnérable force à l'humilité.» La chasse, il la pratique à l'arc. «Le fusil ne m'intéresse pas. Il ne permet pas de vivre l'expérience indicible, terrible et merveilleuse que représentent la traque, le pistage et la mise à mort.» Il insiste sur le respect face à la bête chassée de la sorte. «Je ne suis que rarement le vainqueur. L'animal a toutes ses chances.»

A sa place, on s'imagine terrifié, seul face à une nature hostile. Il balaie tout ça d'un geste presque dédaigneux. «La nature n'est ni dangereuse, ni bienveillante. Elle est, tout simplement. Seuls mes choix, mes décisions peuvent s'avérer dangereux. Cela ne m'affranchit évidemment pas de la peur, qui m'accompagne au quotidien, comme une alliée précieuse.» Bien plus que la peur, c'est probablement la solitude qui représente la principale difficulté. «Je ne vais pas au fin fond de la nature par volonté d'être seul. La période de solitude la plus longue que j'ai connue a duré deux mois et demi et ça a été très dur à gérer. J'ai besoin des autres. Les Indiens Kogi disent: *Tu es, donc je suis*. C'est une vision qui me correspond bien.»

Les Kogis: un peuple du nord de la Colombie, l'un de ces «peuples-racines» dont il aime vanter la force et la capacité d'adaptation – il récuse le terme de «primitif» fréquemment employé. Dans les bois, il a redécouvert un savoir-faire, un mode de vie oubliés des civilisés que nous sommes: ceux des cultures adaptatives. «Des cultures magnifiques, complexes, aux richesses culturelles étonnantes qui entretiennent toutes un dialogue avec le vivant qui les entoure, et ne se placent pas au-dessus, mais se considèrent comme partie d'un tout.» On a beau lui rétorquer que ces peuples-là survivent à peine et sont toujours plus menacés par l'avancée du monde moderne:



Le fruit d'une heure de pêche à la nasse: l'ombre arctique est un petit poisson très présent dans les lacs du Yukon.

il n'en démord pas. «Les aborigènes d'Australie ou les Koi-koi en Namibie font comme ils l'ont toujours fait avec n'importe quelle force nouvelle. Ils composent et s'adaptent.»

Il prend l'exemple d'un autochtone du Canada, population qu'il connaît bien. «En apparence, il est complètement assimilé à notre culture moderne. Mais il suffirait qu'un groupe de ces Amérindiens se retrouve en pleine nature à devoir se débrouiller pour que ressorte leur véritable nature. Je suis convaincu qu'ils s'en sortiraient sans aucun problème. A l'inverse, je défie un groupe de «survivalistes» de pouvoir en faire autant sur le long terme. Avec leur fonctionnement très individualiste, ils auraient tôt fait de s'entretuer pour des histoires d'ego!» Toujours au Canada, il participe à des groupes de «*land-based learning*» qui ont pour but de réfléchir à la place et à la transmission des savoirs ancestraux dans le monde moderne et à faire face à l'acculturation. «Un jeune blanc qui débarque, ça les interpelle, souligne-t-il avec son assurance tranquille. Je suis un passeur. Eux me disent: *Tu nous réapprends des choses qu'on avait perdues.*»

Et pour vivre, d'ailleurs, comment fait-il? La question, qui visiblement lui est fréquemment posée, le fait rire. «L'avantage, quand on vit plus de la moitié de l'année dans les bois, c'est qu'on n'a pas besoin de gagner sa vie. La vie, c'est gratuit!» Il poursuit: «quand j'ai envie de me frotter à mes semblables, puisque eux fonctionnent avec de l'argent, alors je monte le nombre nécessaire de stages afin d'obtenir la somme qui me semble suffisante, et voilà! Bon, reprend-il, ça veut dire rouler avec une vieille voiture, ne pas dépenser d'argent dans les loisirs, mais c'est, honnêtement, le rapport que j'ai à l'argent.»

Doux rêveur, Kim Pasche? Ecolo transi? Il balaie d'un geste l'écologie politique, qui ne le convainc absolument pas. En revient aux cultures primitives. «Les Kogis, les Amérindiens, les pygmées d'Afrique sont l'avenir de l'humanité. Ils ont des cultures souples, susceptibles de s'adapter, alors que je suis très pessimiste quant à la capacité de notre civilisation à le faire.» Il

s'engage auprès de l'Ecole de la nature et des savoirs, ouverte dans la Drôme par le géographe français Eric Julien. Ce dernier est également fondateur de l'association Tchendukua, qui rachète des terres dans le but de les rendre aux peuples spoliés.

Idéaliste? «Simplement réaliste, rétorque Kim Pasche. Le mode de vie des chasseurs-cueilleurs et leur système clanique ont plus de trois millions

d'années. Ils ont fait leurs preuves là où notre culture agricole née il y a environ 10'000 ans n'a pas encore été éprouvée. Reconnaître la validité de tels savoirs, pour moi, n'est que bon sens. La mémoire des peuples-racines est notre avenir.» Un avenir qu'il voit comment, concrètement? «Je n'en suis qu'au début de ma démarche. J'ai mis dix ans à déployer mon jeu de cartes, et c'est le projet d'une vie.» Et c'est en famille, avec sa compagne et leur fille née en février dernier, qu'ils repartiront pour les bois, dès le mois d'août. ➤

Arts de vie sauvage, gestes premiers, copublié avec Bernard Bertrand (éditions de Terran, 2013).

La transmission par les stages

«Ces longs moments que je passe dans la nature, j'essaie de transmettre ce que j'en retire», philosophe Kim Pasche. De retour en Europe, il anime des stages ayant pour but «de renouer avec le monde sauvage» (www.gens-des-bois.org). Au programme: autonomie en pleine nature basée sur les «gestes premiers», en se nourrissant de plantes sauvages et en vivant comme des nomades, ou encore des stages plus techniques qui ont pour but de transmettre les savoirs ancestraux - confection d'arcs, de haches en pierre polie, tannage de peau... «La plupart de ces stages sont accessibles aux néophytes, que j'encourage à venir avec enfants et grands-parents afin que le groupe soit représentatif d'un vrai clan», précise le Vaudois. Mais il existe également des stages pour professionnels qui ont pour but de former à la pratique des archéologues et ethnologues.



Retrouvez
les vidéos de l'article
sur sept.info
<http://bit.ly/1cl8jdY>

